

Les amours espagnoles du Second Empire

Waldemar Kamer

« On sait aimer quand on est Espagnol », chantent Piquillo et La Périchole. Deux hommes dans la salle connaissaient particulièrement bien les splendeurs et misères de l'amour hispanique : Jacques Offenbach et Napoléon III – ils avaient tous les deux épousé une Espagnole. Bien évidemment, ils ne voulaient pas voir une allusion à leur femme sur scène, mais les autres la voyaient pour eux. Les personnages d'Offenbach sont ainsi faits que personne ne s'y reconnaît, mais que tout le monde y voit son voisin. Et même quand les allusions sont on ne peut plus claires, comme pour Bismarck devenu le Général Boum de la Grande-Duchesse de Gêrolstein, la personne visée n'en prend pas ombrage. Le chancelier riait dans sa loge au Théâtre des Variétés et se penchait vers le général von Moltke en lui disant « C'est ça. C'est tout à fait ça ! ». Et chacun pensait à l'autre.

La Périchole n'est, initialement, pas l'évocation d'une Espagnole du Second Empire, mais un personnage historique bien réel : la comédienne et chanteuse Micaela Villegas, née en 1748 dans les faubourgs de Lima et devenue la maîtresse en titre du Vice-Roi don Manuel de Amat y Junyent Planella Aymerich y Santa Pau. Avec ce nom d'opérette, don Manuel était catalan et aussi fier que Micaela était capricieuse. Une des étymologies connues – qui diffère de celle évoquée par Gérard Condé précédemment – considère qu'un jour, à bout de nerfs, il la congédia en lui lançant « Adieu Perricholi », où les « perro » et « perrita » (chien et pièce d'argent) espagnols se marièrent avec le « pretixol » (petite chose précieuse) catalan : La Perricholi

était probablement tout ceci à la fois. Le voilà débarrassé d'une maîtresse devenue fort encombrante et la voilà embarrassée d'un surnom qui lui colla à la peau pendant des siècles. En 1827, Prosper Mérimée entendit raconter cette histoire par le médecin de sa mère, qui revenait d'un long séjour au Pérou, et la prit comme point de départ de sa comédie en un acte *Le Carrosse du Saint-Sacrement*. Quand elle parut en 1829 dans la *Revue de Paris*, tout le monde y vit des allusions aux amours de Louis XVIII et de sa maîtresse en titre Madame du Cayla. Quand, quarante ans plus tard, Meilhac et Halévy adaptèrent la pièce de Mérimée pour en faire le livret d'un opéra-bouffe, ils mirent l'histoire au goût du jour : on n'y voyait plus Louis XVIII, mais Napoléon III et ses amours espagnoles reconnaissables par une foule de petits détails. Car la vie amoureuse de l'empereur était – on nous pardonnera l'expression – *olé olé*.

Quand Napoléon III s'installa en 1848 au Palais de l'Élysée, en tant que premier président de la République élu au suffrage universel, il établit – comme le Vice-Roi de *La Périchole* – sa maîtresse en titre à deux pas. Par une petite porte du jardin de l'Élysée, il pouvait rejoindre la rue du Cirque sans être vu. Miss Harriet Howard n'y vivait pas seule : il y avait aussi le fils qu'elle avait eu avec un major des Life Guards et les deux fils que Napoléon III avait eus avec une lingère du fort de Ham. Pendant les six longues années où il y avait été emprisonné « à perpétuité » (suite à ses deux tentatives de coup d'État ratées), Éléonore Vergeot s'était occupée de son linge et avait préparé sa fuite en l'aidant à se déguiser en simple maçon, « M. Badinguet » (un surnom qui restera le sien pendant des décennies). En récompense de ces loyaux services, Napoléon demanda à son « frère de lait » d'épouser la lingère et de reconnaître ses enfants, à qui il donna les titres ronflants de comte d'Orx et de comte de Labenne. À Harriet, il fallait beaucoup plus, car sans elle il ne serait probablement jamais parvenu jusqu'à l'Élysée. Il avait vécu chez elle à Londres, où elle avait ouvert non seulement son cœur, mais aussi sa bourse, qu'elle avait remplie toute seule en vendant ses charmes. Elle lui offrit, entre autres, une propriété à Civitavecchia, sur laquelle il put prendre un emprunt de 250 000 francs pour financer sa campagne politique de 1848. La récompense logique pour

tant de dévouement aurait été le mariage, d'autant plus que la belle Harriet avait rempli loyalement des fonctions quasi officielles au bras de son compagnon pendant quatre années. Mais après la proclamation de l'empire en 1852, il était clair que la fille d'un humble cordonnier de Brighton, qui connaissait un nombre embarrassant de ducs et de princes par leurs prénoms, ne pouvait pas devenir l'impératrice des Français.

Napoléon III se mit donc à chercher une future épouse dans la haute aristocratie européenne, tout comme Napoléon I^{er} l'avait fait après son divorce d'avec Joséphine. Mais il n'essuya que des refus. Il se rabattit finalement sur une petite-fille de la duchesse de Kent. La jeune princesse Adelaïde semblait tentée, mais la reine Victoria prit personnellement la plume pour empêcher ce mariage. Elle écrivit à la mère de la jeune fille : « I feel your dear child is saved from ruin of every possible sort. You know what he is... ». Elle n'avait pas besoin d'écrire le mot qu'on utilisait dans les cours européennes pour désigner Napoléon III : un « bâtard ». Son « père », Louis Bonaparte, refusa de reconnaître l'enfant que sa femme avait conçu lors d'un séjour dans les Pyrénées le long de la frontière espagnole – mais pas avec un Espagnol (le père était probablement français). Ainsi le petit garçon n'eut pas de prénom pendant deux mois et ne fut baptisé que deux ans plus tard – son « père » refusant de participer à cette « comédie ». Napoléon I^{er} força son frère à reconnaître l'enfant, mais ne put empêcher que Louis demandât au Pape l'annulation de son mariage, en précisant que son épouse Hortense était « une Messaline » qui lui faisait des enfants dont il n'avait cure. Au moment où les recherches matrimoniales commençaient à devenir franchement gênantes, Napoléon III arrêta toutes les démarches en écrivant à son ambassadeur à Londres Alexandre Walewski et « cousin » (fils naturel de Napoléon I^{er}) : « Mon cher, je suis pris ».

C'était précisément l'impression du *Tout-Paris* : l'empereur s'était fait prendre dans les filets d'une belle aventurière espagnole, Eugénie, et de sa mère, Doña Manuela. María Manuela Kirkpatrick était la fille d'un Écos-sais qui s'était établi à Malaga comme négociant en fruits et légumes et qui servait aussi de consul des États-Unis. Elle y avait épousé un vieux

soldat boiteux et borgne, qui avait perdu un œil en se battant aux côtés de Joseph Bonaparte. Sa principale qualité était d'être le second fils d'un comte de Montijo, avec un frère aîné veuf et sans enfants. Mais ce frère se fit enjôler par une aventurière, qui réussit à l'épouser et qui déclara qu'elle était enceinte – alors que son mari était devenu complètement infirme. Doña Manuela démasqua cette supercherie en s'introduisant de force dans la maison de son beau-frère, où elle découvrit une belle-sœur au ventre plat avec un petit bébé acheté dans un orphelinat. Elle confisqua l'enfant et surveilla toute cette affaire de près jusqu'à la mort de son beau-frère. Une fois le titre de comtesse de Montijo acquis, elle quitta son mari pour s'installer à Paris et marier ses deux filles. Pour la première, elle trouva le duc d'Albe, un très bon parti. Pour la seconde, elle visait encore plus haut, car Eugénie était d'une exceptionnelle beauté.

Même l'impératrice Élisabeth d'Autriche – pourtant très regardante quand il s'agissait d'autres femmes qu'elle-même – fit acheter en secret quelques photos d'Eugénie pour son *Schönheiten-Album* et déclara qu'Eugénie était sa seule rivale en beauté sur les trônes d'Europe. Aussi belle que « Sissi » et aussi rusée que La Périchole, Eugénie réussit à faire tourner la tête de l'empereur. Quand au bout de deux ans de manœuvres habiles, avec de splendides galops lors des chasses impériales à Fontainebleau (elle était une excellente cavalière), des promenades nocturnes romantiques à Saint-Cloud (elle savait prendre un air docile et mélancolique) et quelques répliques spirituelles à Compiègne (elle avait de la répartie quand il fallait), elle avait enfin placé l'empereur là où elle le voulait : à ses pieds. L'ambassadeur britannique écrivit avec plein d'admiration : « She has played her game so well that he can get her in no other way but marriage ».

C'était « le mariage du siècle » (même si aucun souverain couronné n'y assista), car c'était un « mariage d'amour » d'un « parvenu acclamé par le suffrage universel ». C'est dans ces termes surprenants que Napoléon III présenta son union au gouvernement, coupant court aux nombreux ragots entourant sa naissance. Celle d'Eugénie était également l'objet de spéculations diverses. Pour rédiger le contrat de mariage, Doña Manuela avait

demandé l'aide de son compagnon, George Villiers, devenu entre-temps ambassadeur à Madrid. Quand l'empereur leur posa la question qui était sur toutes les lèvres – à savoir s'il était le vrai père d'Eugénie – Doña Manuela eut une réponse de déni digne d'une opérette d'Offenbach : « Sire, les dates ne correspondent pas ». Napoléon III fut donc forcé de présenter sa future épouse au gouvernement dans des termes aussi habiles :

J'ai préféré une femme que j'aime et que je respecte, à une femme inconnue [de haute naissance]. [...] Elle a, comme Espagnole, l'avantage de ne pas avoir en France de famille à laquelle il faille donner honneurs et dignités.

L'intrigante Doña Manuela fut renvoyée en Espagne et la belle Eugénie devint très populaire. Parce qu'elle était jeune (presque vingt ans de moins que son mari), parce qu'elle était belle, et aussi parce qu'elle était pieuse. Elle refusa le collier de diamants de 600 000 francs que la Ville de Paris comptait lui offrir pour son mariage, en demandant qu'à la place on construise un établissement pour les jeunes filles pauvres (l'actuelle Fondation Eugène-Napoléon... en forme de collier). En 1856, elle atteint l'apogée de sa popularité grâce à la naissance du prince impérial, saluée à travers la France par 102 coups de canon. Le lendemain 600 000 Parisiens (un Parisien sur deux !) versèrent chacun 25 centimes pour lui offrir un « hommage populaire ».

Mais cette naissance, qui dura trois jours et mit en péril la vie d'Eugénie, fut également le début de la dégradation du couple impérial. Eugénie ne voulait plus recevoir son mari dans sa chambre, car une première grossesse s'était déjà soldée par une fausse-couche accompagnée de dix-sept heures de contractions. L'empereur pouvait donc reprendre publiquement sa vie de garçon (qu'il avait d'ailleurs déjà reprise en catimini peu après leur mariage). En Espagnole pleine de tempérament, Eugénie faisait irruption chez les maîtresses de son mari et provoquait des scandales retentissants pour le plus grand plaisir de ses détracteurs. Parmi eux la princesse Mathilde, la fort influente cousine de l'empereur, qui jouait le rôle

de « first lady » dans les salons parisiens et qui détestait ouvertement « l'Espagnole ». Mathilde était aussi laide qu'Eugénie était belle et aussi proche des intellectuels (les frères Goncourt) et écrivains (Flaubert) qu'Eugénie en était éloignée. Par les ragots de Mathilde, l'on apprit que, lors de leur première rencontre en 1867 – un an avant *La Périchole* –, Eugénie et Élisabeth d'Autriche étaient devenues intimes au point de se retirer en déshabillé devant un grand miroir avec un mètre afin de comparer leurs beautés respectives. Elles mesurèrent 55 cm pour la taille de Sissi et 57 cm pour Eugénie. Élisabeth était la plus grande (1m72, soit 20 cm de plus que la reine Victoria !). Leurs cuisses étaient tout à fait comparables, mais Eugénie avait de plus beaux mollets et, surtout, les plus beaux pieds. Après de tels compliments, Eugénie se mit à montrer ses pieds, notamment en croisant les jambes et laissant tomber une mule lors de concerts privés aux Tuileries – ce qui fit grand bruit.

Dans ses *Souvenirs d'un demi-siècle*, Maxime Du Camp écrit :

Napoléon III aimait les bals costumés et n'avait qu'un goût modéré pour les plaisirs intellectuels. [...] La faute la plus grave qu'on puisse lui reprocher, c'est d'avoir épousé cette Espagnole. [...] C'était une écuyère. Il y avait autour d'elle comme un nuage de cold cream, de patchouli; superstitieuse, superficielle, ne se déplaçant pas aux grivoiseries, toujours préoccupée de l'impression qu'elle produisait, essayant des effets d'épaules et de poitrine, les cheveux teints, le visage fardé, les yeux bordés de noir, les lèvres frottées de rouge, il ne lui manquait, pour être dans son vrai milieu, que la musique du cirque olympique, le petit galop du cheval martingalé, le cerceau que l'on franchit d'un bond et le baiser envoyé aux spectateurs sur le pommeau de la cravache.

Pour les intellectuels de l'époque, Napoléon III avait épousé un personnage d'opérette.

Il s'en souciait peu et allait régulièrement inspecter ses troupes à Sartory, où il retrouvait Miss Howard, qui y avait acheté entre-temps un château avec les cinq millions de francs qu'elle avait reçus lors de leur séparation

(une somme astronomique, mais – selon elle – au centime près ce qu'elle avait déboursé pour sa carrière politique). Pour se dégourdir les jambes, Napoléon se dévêtait dans le carrosse de sa maîtresse et endossait les vêtements d'un simple citoyen pour faire une promenade « en incognito » – tout comme le Vice-Roi de *La Périchole*. Et puisque, dans *La Périchole*, il est dit que « le mari de la favorite est un des plus hauts dignitaires (du royaume) », beaucoup de maris se pressaient auprès de l'empereur pour lui présenter leur femme. Le comte Alexandre Walewski venait avec sa ravissante épouse (et d'ambassadeur à Londres, il devint ministre des Affaires étrangères), le baron Haussmann présentait sa fille cadette, etc. Lors des présentations, le comte de Castiglione prit même soin de glisser à l'empereur : « Je suis un mari modèle, je ne vois et je n'entends jamais rien ». Avait-il peur du sombre « cachot des maris récalcitrants » (qui n'existait probablement que dans *La Périchole*) ou voulait-il juste faire comprendre qu'il savait bien pourquoi il était là ? Car l'ordre avait été on ne peut plus clair : le Premier Ministre du Piémont, Camillo Cavour, avait envoyé sa belle cousine de dix-huit ans Virginia Oldoini à Paris pour « conquêter et, s'il le faut, séduire l'Empereur » (comme il l'écrivit à son ministre des Affaires étrangères). D'une beauté éclatante, « belle comme une Vénus descendue de l'Olympe » (selon Pauline von Metternich), Virginia réussit au-delà de toute espérance et écrivit à son cousin :

Ma mère est une idiote. Si elle m'avait amenée à Paris avant mon mariage, il n'y aurait maintenant pas une Espagnole aux Tuileries – mais une Italienne !

Poussé par la comtesse de Castiglione – un des personnages les plus excentriques et photogéniques du Second Empire –, Napoléon III signa un pacte avec Cavour à Plombières et partit en 1859 avec 200 000 soldats en Italie. C'est là où il commit l'erreur de sa vie : il nomma Eugénie régente en son absence. C'était une manière de se « racheter » auprès de son épouse humiliée par ses nombreuses maîtresses. Eugénie en fut la première surprise et écrivit à sa sœur :

L'Empereur va partir dès que l'armée sera prête et moi je vais rester comme régente... J'ai une grande responsabilité, car – comme tu sais – les Parisiens ne sont pas faciles à manier, mais j'espère que Dieu me donnera tout le savoir que je n'ai pas.

C'était beaucoup demander à Dieu, car Eugénie ne savait strictement rien des affaires du gouvernement. Elle fit donc sourire l'assistance quand elle présida le Conseil des ministres, tout habillée de noir. Mais quand arrivèrent les victoires de Magenta et Solférino, elle prit un véritable plaisir à se faire acclamer par la foule en calèche ouverte. Enfin, elle avait trouvé un sens à sa vie et un rôle à sa mesure, comme elle écrivit à son confident Prosper Mérimée :

Il n'y a plus d'Ugénie [comme Napoléon III prononçait son prénom], désormais il n'y a plus que l'Impératrice.

En suivant les héroïnes d'Offenbach, on peut dire que cette nouvelle impératrice se muait d'une pacifique Périchole en une belliqueuse Grande-Duchesse de Gérolstein, prête à brandir le sabre de son père à la moindre occasion. Elle en trouva finalement une, au Mexique. Pour une histoire d'emprunts d'État non remboursés, où le duc de Morny (un frère adultérin de Napoléon III) risquait de perdre beaucoup d'argent, Eugénie était prête à déterrer la hache de guerre. Elle envoya donc l'archiduc Maximilien d'Autriche (le beau-frère d'Élisabeth) avec 36 000 soldats français au Mexique pour y faire régner l'ordre et y établir une monarchie catholique, qui manquait quand même un peu à cette région du monde. La « grande idée du règne de l'Impératrice » se solda par un fiasco total avec l'exécution de Maximilien en 1867. Un an avant *La Périchole* : Offenbach avait décidément une fine oreille pour les régions du monde qui étaient « dans l'actualité ». L'expédition mexicaine à peine terminée, Eugénie commença à se passionner pour la succession du trône d'Espagne, une affaire compliquée qui provoqua une révolution causant le départ de la reine. Isabelle II vint s'installer en 1868 à Paris auprès de sa « cousine » l'impératrice. Quand

les deux femmes apprirent que le gouvernement espagnol allait finalement proposer la couronne à un prince allemand (catholique et époux d'une infante portugaise), elles faillirent faire craquer leurs corsets de rage : un Hohenzollern sur leur trône d'Espagne, voilà une raison pour déclencher la guerre ! Même si le prince avait refusé la proposition, Eugénie demanda au roi de Prusse – qui n'était pour rien dans toute cette affaire – qu'il assure par écrit que jamais, au grand jamais, un Allemand n'accepterait la couronne d'Espagne. L'ambassadeur français fut dépêché auprès du vieux Guillaume I^{er} en cure à Bad Ems, provoquant une histoire de télégrammes complètement ridicule. Et la France déclara en 1870 – contre l'avis de Napoléon III – la guerre à la Prusse à cause d'un petit message tronqué et mal traduit.

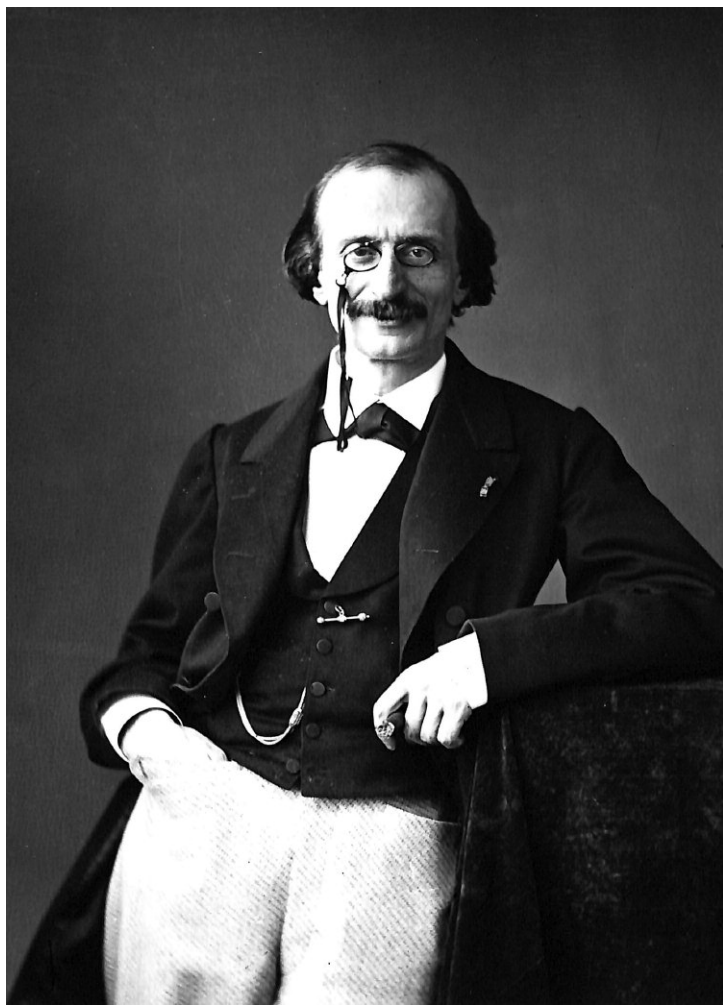
Le ministre de la Guerre, Edmond Le Bœuf, déclara fièrement :

Nous sommes prêts et archiprêts. La guerre dût-elle durer deux ans, il ne manquerait pas un bouton de guêtre à nos soldats.

C'était peut-être le cas dans son ministère à Paris, où ce Maréchal de France semble avoir inspecté avec plaisir les plus petits boutons de ses beaux soldats, mais, arrivé au front, Napoléon III découvrit qu'il manquait à l'appel bien plus qu'un petit bouton : quasiment la moitié de l'armée. Au lieu des 385 000 hommes annoncés, il n'en trouva que 220 000 sur place et il écrivit à Eugénie : « Rien n'est prêt, nous n'avons pas assez de soldats et je nous considère d'avance comme perdus ». Après deux défaites, Napoléon III et ses généraux prirent la décision sage de se retirer vers Paris pour regrouper l'armée. Mais arrivés à Châlons, ils apprirent qu'Eugénie avait destitué le gouvernement d'Émile Ollivier et nommé de nouveaux généraux, avec ordre de regagner le front au plus vite. La confusion était totale, car les régiments avaient certes reçu des cartes très détaillées de la Prusse, mais aucune de la France, en particulier de la Champagne-Ardenne où ils se trouvaient complètement perdus. C'est ainsi que l'empereur et son armée s'engouffrèrent dans le cul-de-sac de Sedan, d'où le général russe Todtleben nota : « Les soldats français sont

des lions commandés par des ânes ». « Je n'aurais jamais pu imaginer une catastrophe aussi complète », écrivit Napoléon à Eugénie en annonçant qu'il allait hisser le drapeau blanc. Mais celui-ci fut piétiné par le jeune général envoyé par l'impératrice. Finalement Napoléon III remit « le sabre de mon père » au roi de Prusse en lui disant un « Monsieur mon frère », qui aurait fait pleurer Guillaume I^{er} de compassion.

En recevant cette nouvelle, Eugénie s'évanouit : « un Napoléon ne se rend pas... Pourquoi n'est-il pas mort devant les murs de Sedan ? ». En reprenant ses esprits, elle entendit les cris « À bas l'Espagnole » et « Vive la République ». Le peuple ayant déjà envahi la cour des Tuileries, elle ne pouvait plus prendre le carrosse impérial et dut fuir en fiacre chez son chambellan. Comme il n'était pas chez lui et que sa femme de chambre la reçut fort peu aimablement, Eugénie décida de se réfugier chez son dentiste américain, « le bel Evans ». Mais elle n'avait plus d'argent pour un deuxième fiacre. Son sac de voyage avait beau être rempli de diamants – elle avait constitué une des plus grandes collections de bijoux de son temps pour la somme astronomique de 3 600 000 francs –, elle n'avait pas un sou vaillant sur elle pour prendre un voiturin. Sa dame de compagnie, Madame Lebreton, ne sachant pas marchander avec un cocher parisien, lui avait payé leur première course beaucoup trop cher avec les trois francs qu'elle avait sur elle. Les deux dames durent donc traverser Paris à pied sans un sou, du boulevard Haussmann à l'actuelle avenue Foch, à l'époque – un comble pour elles – Avenue de l'Impératrice. Commencer son règne en allant en carrosse d'or à Notre-Dame avec une tiare en diamants et le terminer par une longue marche à pied pour se réfugier dans la salle d'attente de son dentiste – cela ne pouvait arriver qu'à une aventurière espagnole...



Jacques Offenbach dans les années 1870.
Collection Palazzetto Bru Zane.

Jacques Offenbach in the 1870s.
Palazzetto Bru Zane Collection.